Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

13 | 2008

Figures royales à l'ombre du mythe

Des mythes pour penser le roi. Lectures de la figure d'Uterpandragon, du *Lancelot* en prose au *Roman de Meliadus*

Sophie Albert

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/1499>

DOI : 10.4000/questes.1499

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 15 janvier 2008

Pagination : 24-37

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Sophie Albert, « Des mythes pour penser le roi. Lectures de la figure d'Uterpandragon, du *Lancelot* en prose au *Roman de Meliadus* », *Questes* [En ligne], 13 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questes/1499> ; DOI : 10.4000/questes.1499

**Des mythes pour penser le roi.
Lectures de la figure d'Uterpandragon,
du *Lancelot* en prose au *Roman de Meliadus***

Sophie ALBERT

Comme l'ont montré les critiques, Arthur est pris, chez Geoffroy de Monmouth aussi bien que chez Wace, dans un paradigme mythique qui le dépasse, celui de la naissance du héros ; toutefois, ce substrat mythique cesse d'être compris dès sa mise en écrit, Geoffroy et Wace juxtaposant, à la conception illicite d'Arthur, une conception en bonne et due forme, accomplie sous les lois du mariage chrétien¹. Si les implications de ce glissement ont été largement analysées pour la figure d'Arthur, elles l'ont moins été quant à la construction littéraire du père d'Arthur, le roi Uterpandragon. Or, entre l'*Historia Regum Britanniae* et les cycles en prose du XIII^e siècle, ce personnage connaît une évolution considérable.

L'adultère d'Uterpandragon avec Ygerne est originellement destiné, selon Dominique Boutet, à qualifier le roi sur le plan de la fécondité, troisième fonction indoeuropéenne². Que ce soit dans l'*Historia Regum Britanniae* ou

---

¹ Voir Laurence MATHEY-MAILLE, « Le roi Arthur chez Geoffroy de Monmouth et Wace : la naissance du héros », *Arturus rex. Acta conventus Lovaniensis. 1987*, Willy VAN HOECKE, Gilbert TOURNOY et Werner VERBEKE (éd.), Leuven, Leuven University Press, 1991, p. 222-229 ; Dominique BOUTET, « Bâtardise et sexualité dans l'image littéraire de la royauté (XII^e-XIII^e siècles) », *Femmes, mariages, lignages. Mélanges offerts à Georges Duby*, Bruxelles, De Boeck Université, 1992, p. 55-68 ; Denis HÜE, « Les variantes de la séduction autour de la naissance d'Arthur », *Le Roman de Brut, entre mythe et histoire. Actes du colloque de Bagnoles de l'Orne (septembre 2001)*, Claude LETELLIER et Denis HÜE (éd.), Orléans, Paradigme, 2003, p. 67-88.

² Dominique BOUTET, « De Pandragon et d'Uter à Uterpandragon : mythe, idéologie et construction littéraire dans le *Merlin* de Robert de Boron », *Merlin, roman du XIII^e siècle de Robert de Boron*, Danielle QUÉRUEL et Christine FERLAMPIN-ACHER (éd.), Paris, Ellipses, 2000, p. 29-40, notamment p. 34-35. Voir aussi, pour une analyse fonctionnelle des étapes de

dans le *Brut*, cet adultère ne fait l'objet d'aucune réprobation. En revanche, il reçoit dès le *Merlin* de Robert de Boron une double qualification. D'un côté, il participe de la divine Providence, et permet d'engendrer « le bon roi qui puis ot a non Artus »³. De l'autre, il est sujet au blâme de plusieurs personnages. Ygerne accuse le roi de fomenter une « grant traïson », le duc de Tintagel raconte à ses hommes « le mal et la honte que li rois li porchaçoit et la desloiauté qu'il vouloit faire de sa femme »⁴. Ygerne et le duc, certes, sont les victimes directes du roi, et l'on peut penser qu'ils émettent des jugements partiels. Néanmoins, toujours dans le *Merlin*, les gens mêmes d'Uterpandragon prédisent à leur seigneur que s'il rejoint Ygerne, il en sera « blasmez »⁵.

Ces reproches sont sans doute le fait de personnages qui traduisent l'avis du sens commun, incapables de comprendre les desseins de la divinité. Dans le *Lancelot*, la portée du reproche s'aggrave : c'est un « preudom », donc une figure autorisée, qui interprète comme une faute l'adultère d'Uterpandragon. S'adressant à Arthur pour le réprimander, il présente sa naissance sous un jour clairement négatif : « tu sez bien que tu ne fus angendrez par ansablement de leial mariage, mes en si granz pechiez com est avotire »⁶. Ce « pechiez » trouve dans le *Perlesvaus* une expression très imagée : à l'endroit où Uterpandragon a engendré Arthur, la terre s'est effondrée, laissant place à un vaste abîme ; le prêtre qui officie dans la chapelle voisine désigne sans ambages le lien de

---

la séduction, Joël H. GRISWARD, « Uter Pendragon, Arthur et l'idéologie royale des Indo-européens. Structure trifonctionnelle et roman arthurien », *Le Moyen Âge maintenant. Revue Europe* 654, octobre 1983, p. 111-120.

³ ROBERT DE BORON, *Merlin, roman du XIII^e siècle*, Alexandre MICHA (éd.), Genève, Droz, 2000, § 65, p. 228.

⁴ *Ibid.*, respectivement § 55, p. 208, et § 58, p. 213. Voir aussi § 54 p. 205, § 55 p. 209.

⁵ *Ibid.*, § 53, p. 201.

⁶ *Lancelot du Lac*, texte présenté, traduit et annoté par François MOSÈS d'après l'éd. d'Elspeth KENNEDY, Paris, Librairie Générale Française, 1991, t. I, p. 746.

causalité entre les deux événements : « por icel pechié est la tere fondue en tel maniere con vos veez »⁷.

L'adultère d'Uterpandragon a ainsi contribué à faire de lui une sorte de « premier pécheur », à l'origine de maux qui peuvent concerner autant le domaine politique – l'adultère originel rejaillit sur le statut royal d'Arthur – que des éléments que l'on pourrait qualifier de cosmogoniques – l'abîme du *Perlesvaus* modifie l'aspect du monde connu. Après avoir montré que cette image de « premier pécheur » peut expliquer le rôle d'Uterpandragon dans plusieurs récits étiologiques de coutumes, je confronterai la structure globale de ces récits avec les actualisations chrétiennes du mythe du *primus peccator*. Je considérerai trois romans en prose dont les dates de rédaction s'échelonnent entre 1215 et 1240 : le *Lancelot* en prose, le *Tristan* en prose et le *Roman de Meliadus*, premier volet de *Guiron le Courtois*.

1. Uterpandragon à l'origine des coutumes : thème et variations

Plusieurs romans arthuriens font intervenir Uterpandragon dans un type particulier de récits, les récits étiologiques de « mauvaises coutumes ». Par l'expression « mauvaises coutumes », les écrivains entendent les épreuves que doivent affronter les chevaliers errants devant divers passages – ponts périlleux, portes de domaines ou de châteaux. La coutume se présentant sur la route du chevalier, on en raconte parfois l'histoire ; le récit d'origine peut être assumé par la voix de l'auteur, comme dans le *Lancelot* et le *Tristan* en prose, ou par un narrateur intradiégétique, comme dans *Guiron le Courtois*. Enfin, à la différence des récits d'origine expliquant, par exemple, un toponyme ou un trait de la nature, les phénomènes dont rendent compte les récits étiologiques de coutumes,

---

⁷ *Le Haut Livre du Graal [Perlesvaus]*, Armand STRUBEL (éd. et trad.), Paris, Librairie Générale Française, 2007, Branche IX, p. 730.

à savoir les coutumes elles-mêmes, sont destinés à être abolis, en un jour plus ou moins lointain, par un héros libérateur.

La manière dont les romanciers, depuis Chrétien de Troyes, marquent l'élection du héros en lui faisant abolir une ou plusieurs coutumes, a souvent été étudiée⁸. En revanche, on ne s'est guère penché sur les modalités de l'instauration des coutumes, telles que les rapportent les récits d'origine. Ces récits, pourtant, mettent également en jeu la définition de l'ordre des guerriers : en représentant un désordre appelant une résolution, ils permettent de cerner aussi bien les contours externes de la classe chevaleresque que ses principes de hiérarchie interne.

À partir du *Lancelot* en prose, ce roman où l'adultère du roi est désigné comme un péché, les écrivains placent Uterpandragon à l'origine de diverses mauvaises coutumes. Ils dépeignent le roi sous deux visages distincts : dans le *Tristan*, Uterpandragon commet un adultère, réitérant la faute perpétrée lors de la conception d'Arthur⁹ ; dans le *Lancelot* et le *Roman de Meliadus*, il fait couler le sang.

---

⁸ La bibliographie sur les coutumes est vaste. Il faut d'abord citer l'article pionnier d'Erich KÖHLER, qui adopte une perspective sociologique : « Le rôle de la 'coutume' dans les romans de Chrétien de Troyes », *Romania* 81, Paris, 1960, p. 386-397. Donald MADDOX, tout en adoptant le même type de perspective, a nuancé les conclusions de cet article dans plusieurs travaux, par exemple « Lancelot et le sens de la coutume », *Cahiers de Civilisation Médiévale* 29, 1986, p. 339-353, ou « Yvain et le sens de la coutume », *Romania* 109, 1988, p. 1-17. Il a aussi abordé l'étude des coutumes dans le roman en prose : voir « Coutumes et 'conjointure' dans le *Lancelot* en prose », *Conjunctures. Medieval studies in Honor of Douglas Kelly*, Keith BUSBY et Norris J. LACY (éd.), Amsterdam, Rodopi, 1994, p. 293-309. Dans une perspective très différente, Norris J. Lacy a étudié le rapport des coutumes au merveilleux et leur rôle de moteur narratif : voir Norris J. LACY, « Coutumes, merveilles, aventures », *Chant et enchantement au Moyen Âge*, Toulouse, Éditions Universitaires du Sud, 1997, p. 157-169. Philippe MÉNARD donne un bilan bibliographique sur la question dans ses « Réflexions sur les coutumes dans les romans arthuriens », *Por le Soie Amisté. Essays in Honor of Norris J. Lacy*, Keith BUSBY et Catherine M. JONES (éd.), Amsterdam, Rodopi, 2000, p. 357-370.

⁹ L'épisode figure dans *Le Roman de Tristan en prose*, Philippe MÉNARD (éd.), Genève, Droz, t. I, 1987, § 131-147, p. 201-223. Sur les rapports de réécriture entre l'adultère du roi avec Ygerne et l'histoire de la « Vergoigne Uter », voir Marie-Luce CHÊNERIE, « Étude d'un fragment du *Tristan en prose* : du château de la 'Vergoigne Uter' au combat de Kahédin contre son père, le roi Hoël », *Littératures* 23, Automne 1990, Toulouse, Presses

a. Le *Lancelot* en prose

Le premier exemple ressortit à la représentation de la sphère politique ; il a trait à la coutume de Gorre. Chrétien de Troyes, dans le *Chevalier de la Charrette*, ne livre aucun indice sur l'origine de cette coutume. Conformément à la vocation explicative de la prose, le *Lancelot* en fournit une étiologie¹⁰. Uterpandragon, après diverses péripéties qui ne sont guère à son honneur, prit jadis possession de la terre de Gorre, dont Urien était alors le roi. Uterpandragon « si la destruit et deserta si que mult i remest poi de gent ». Urien, avec l'aide de ses sujets, reconquit son royaume, qu'il donna à son neveu Baudemagu avant de se retirer du monde. Baudemagu décida de repeupler le pays avec des habitants du royaume de Logres. Il fit ériger, sur les deux ponts qui permettaient l'accès au royaume de Gorre, deux hautes tours ; tout chevalier passant le pont était contraint de jurer qu'il resterait sur la terre de Gorre jusqu'à l'arrivée d'un chevalier providentiel qui le libérerait. Plus tard, « quant vint al commencement des aventures »¹¹, Baudemagu fit détruire les ponts pour les remplacer par deux étranges passerelles, le pont sous l'eau et le pont de l'épée, bien connus par les lecteurs de Chrétien de Troyes. Lancelot, par la suite, délivre les prisonniers, mettant fin à un mal dont Uterpandragon peut être considéré comme le premier responsable.

b. Le *Tristan* en prose

Le second épisode, celui du *Tristan* en prose, constitue une réécriture de l'adultère originel du roi. Uterpandragon s'éprend de la femme de son vassal

---

Universitaires du Mirail, p. 7-21 ; François SUARD, « Le récit à distance de soi-même dans le *Tristan* en prose », *Et c'est la fin pour quoy sommes ensemble. Hommage à Jean Dufournet*, Jean-Claude AUBAILLY, Emmanuèle BAUMGARTNER, Francis DUBOST et Marcel FAURE (éd.), Paris, Champion, t. III, 1993, p. 1297-1305 : p. 1297.

¹⁰ *Lancelot du Lac, La fausse Guenièvre*, François MOSÈS (éd.), Paris, Librairie Générale Française, t. III, 1998, p. 180-186.

¹¹ *Ibid.*, p. 182 et 184 pour les deux citations.

Argan, qu'il parvient sans peine à séduire. Le mari, apprenant la chose, défait Uterpandragon à la joute ; il tue l'épouse coupable et oblige le roi, en manière de réparation, à édifier pour lui un château. Celui-ci s'exécute, puis demande à Argan quel sera le nom de l'édifice. Le mari répond que le château « retenra son non du fait, car il sera apelés La Vergoigne Uter »¹². Uterpandragon, penaud et confus, repart à la cour¹³.

Le récit ne s'arrête pas là, car Argan se remarie. Hector de Marés survient ; il séduit la nouvelle épouse d'Argan et l'enlève. Argan poursuit les amants et combat contre Hector ; cette fois, c'est Hector qui l'emporte, et qui part sain et sauf avec la femme. Argan décide alors de se venger sur tous les « chevaliers estranges » des problèmes que lui a causés par deux fois un « chevalier estrange » – la répétition est dans le texte. Il fonde une coutume, que ses fils maintiendront après sa mort. La coutume prend fin à l'occasion d'un combat qui oppose Kahedin à son père Hoël.

Le rôle du roi, dans cet épisode, est redoublé par l'intervention d'Hector. Dans la mesure où Uterpandragon se révèle, par rapport à Hector, médiocre combattant, ce redoublement a pour effet de mettre l'accent sur le déshonneur du roi. La comparaison avec l'intertexte aboutit à un constat similaire : l'adultère d'Uterpandragon, loin de donner naissance à un nouvel Arthur, provoque la création d'une mauvaise coutume et d'un château érigé pour sa plus grande honte.

c. *Le Roman de Meliadus*

Pas plus que le récit du *Lancelot*, les histoires de coutumes du *Roman de Meliadus* ne représentent une faute sexuelle. Elles sont en cela conformes aux

---

¹² *Tristan en prose*, éd. cit., t. I, § 137, p. 208.

¹³ Pour une mise en perspective de la création onomastique de l'épisode, voir Florence PLET, « La carte du Temps. Les entrelacs de l'espace, du temps et du récit dans la toponymie du *Tristan en prose* », *Le Monde et l'Autre Monde*, Denis HÜE et Christine FERLAMPIN-ACHER (éd.), Orléans, Paradigme, 2002, p. 305-320.

préoccupations de ce roman, dont l'idéologie est résolument chevaleresque, détournée de la mystique du Graal comme de l'amour courtois. Uterpandragon intervient en tant que « premier pécheur » non plus dans un, mais dans trois récits étiologiques, répartis sur une vingtaine de feuillets seulement du manuscrit de Paris, BnF, fr. 350. Il s'y rend coupable d'un imprécis méfait dans un cas et, dans les deux autres cas, d'un meurtre. Par rapport au *Lancelot* en prose, ces récits mettent en œuvre une forme d'individualisation : de la logique de la guerre, on passe à celle de la vengeance privée. Au lieu d'engager des royaumes, les histoires de coutumes n'engagent que des individus. Le *Roman de Meliadus* se situe en cela dans la continuité du *Tristan*, où l'histoire de la coutume n'était jamais que celle d'un ménage à trois romanesque.

Le premier récit est placé dans la bouche du Bon Chevalier sans Peur, grand rival du roi Meliadus¹⁴. La mention de la coutume, assez anecdotique dans l'économie du récit, y est réduite à sa plus simple expression : « en ceste vile avoit deus freres chevaliers qui, por un mesfait que li rois Uterpandragon lor avoit fait, aloient arestant a ceste chastel toutes les chevaliers qui en ceste part venoient pour qu'il fuissent del roialme de Logres »¹⁵. On reconnaît, dans l'action des deux frères, une mauvaise coutume topique. Elle est localisée devant un château précis, c'est-à-dire dans l'un des lieux susceptibles d'abriter, dans les romans en prose, ce type de mésusages ; elle est dirigée, comme la coutume de Gorre, contre les seuls habitants du royaume de Logres. Cette coutume est abolie, dans l'espace du récit enchâssé, par Lamorat de Listenois, qui met à mort les frères.

---

¹⁴ Il s'agit du récit résumé au § 20 de l'analyse de Roger LATHUILLÈRE, « *Guiron le Courtois* » : *étude de la tradition manuscrite et analyse critique*, Genève, Droz, 1966 [désormais *Analyse*]. Le récit a été édité par Frédérique PLUMET dans « *Guiron le Courtois* ». *Une anthologie*, Richard TRACHSLER (dir.), Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2004, p. 247-267 [désormais *Anthologie*].

¹⁵ *Anthologie*, éd. cit., p. 250-252.

Par rapport à ce micro-récit, le cas du § 18, rapporté par un moine au roi Meliadus, est beaucoup plus développé¹⁶. Uterpandragon, sept ans auparavant, tua le géant Brun, qui opprimait toute la région. Les deux fils du géant, pour venger la mort de leur père, bâtirent une tour au bout d'un pont et y instaurèrent une coutume : aucun chevalier ne voudrait traverser qu'ils ne tuent ou ne mettent en prison. Depuis, le passage causa la perte de plus de cent chevaliers. Heureusement, la veille, le Bon Chevalier sans Peur vainquit les deux frères et délivra les prisonniers, signant la fin de la coutume.

Le dernier récit épouse une structure similaire¹⁷. Le Morholt présente au Bon Chevalier sans Peur la coutume de la Douloureuse Garde, qui, selon plusieurs prolepses, est destinée à être abolie à la génération suivante par « le fils au roi mort de deuil » : le lecteur aura reconnu dans cette désignation le héros du *Lancelot* en prose. Ce roman laissait dans l'ombre les origines de la coutume ; le *Roman de Meliadus* les invente. Selon le récit du Morholt, Uterpandragon tua jadis le seigneur de la Haute Garde. Pour venger sa mort, ses enfants décidèrent de ne plus tenir terre du roi et d'établir une coutume. Les fils du seigneur élaborèrent un appareil défensif élaboré, tandis que sa fille imagina divers enchantements. Ainsi naquirent la coutume et le nom de la Douloureuse Garde¹⁸.

Après ce récit, le Bon Chevalier s'engage dans la voie conduisant à la Douloureuse Garde, suivi par le Morholt. Devant le château, il affronte avec

---

¹⁶ *Analyse*, § 18 ; récit édité par mes soins dans *Anthologie*, p. 53-67.

¹⁷ *Analyse*, § 23-24 ; ms. de Paris, BnF, fr. 350, f° 43c-47c.

¹⁸ Sur l'épisode de la Douloureuse Garde dans le *Lancelot* en prose, voir Daniel POIRION, « La Douloureuse Garde », *Approches du « Lancelot en prose »*, Jean DUFOURNET (éd.), Paris, Champion, 1984, p. 25-48 ; Emmanuèle BAUMGARTNER, « Gardes et Joyeuses Gardes », *Zum Traditionverständnis in der Mittelalterlichen Literatur*, Danielle BUSCHINGER et Wolfgang SPIEWOK (éd.), Série Wodan, Band 4, 1991, p. 37-48 (repris dans *De l'Histoire de Troie au livre du Graal*, Orléans, Paradigme, 1994, p. 335-346).

succès tous les adversaires qui se présentent à lui, puis quitte les lieux à contre-cœur¹⁹.

Ces récits étiologiques, tous romans confondus, comportent trois phases essentielles. Au début du récit, on trouve une offense commise par Uterpandragon : adultère, attaque armée, meurtre ou imprécis « méfait ». Le roi revêt dans chaque cas un rôle de « premier pécheur », ou du moins de premier responsable. Le second temps, très logique dans un système d'échanges négatifs, consiste dans une vengeance, qui passe invariablement par une création de coutume. La forme de cette vengeance, hormis dans le récit du *Lancelot*, introduit un net déséquilibre : alors que l'offense d'Uterpandragon ne touche que quelques individus, la coutume nuit à toute une communauté – soit tous les habitants du royaume de Logres, soit tous les chevaliers errants, sans distinction. Enfin, le troisième temps, relaté dans l'espace du roman ou annoncé sur un mode prospectif, réside dans l'abolition de la coutume par un héros salvateur.

2. Uterpandragon et le mythe chrétien du *primus peccator*

Uterpandragon, dans les romans en prose, fait ainsi figure de « premier pécheur » enclenchant divers types de maux. Je voudrais à présent développer les implications de cette observation, et confronter la structure globale des histoires de coutumes engageant Uterpandragon aux actualisations chrétiennes du mythe du *primus peccator*. Celles-ci sont informées par un modèle d'écriture omniprésent au Moyen Âge, le modèle typologique, qui, appliqué au grand mythe cosmogonique qu'est la Genèse, donne lieu à des systèmes d'opposition

---

¹⁹ Pour une analyse de cet épisode sous l'angle de l'intertextualité, voir Barbara WAHLEN, « Le Bon Chevalier sans Peur, Brunor, Dinadan et Drian : un lignage détonnant ! », *Lignes et lignages dans la littérature arthurienne. Actes du 3^e colloque arthurien organisé à l'université de Haute-Bretagne (13-14 octobre 2005)*, Denis HÜE et Christine FERLAMPIN-ACHER (éd.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, p. 205-218, notamment p. 212-214.

et de hiérarchisation bien connus : le Christ accomplit et inverse la Chute du premier homme ; la Vierge, de même, accomplit et renverse l'œuvre de la première femme. L'Occident médiéval, que ce soit à travers l'exégèse biblique ou à travers l'écriture hagiographique, a donné à ce mode de pensée un développement sans précédent²⁰.

D'emblée, deux précisions s'imposent quant à l'application de ce schéma au roman arthurien. D'une part, toutes les histoires de coutumes ne se laissent pas ramener à ce modèle ; à l'intérieur même de *Guiron le Courtois*, les récits étiologiques du *Roman de Guiron*, second volet de la version de base, obéissent à des déterminations tout à fait différentes. D'autre part, il ne s'agit évidemment pas de plaquer mécaniquement le mythe chrétien du *primus peccator* sur des épisodes romanesques ; parmi les romans arthuriens, seuls certains passages de la *Queste* et, dans une moindre mesure, de l'*Estoire del Saint Graal*, illustrent une forme de pensée typologique. Le paradigme mythique du *primus peccator* et son corollaire, celui du héros rédempteur, vaudront surtout comme un outil herméneutique, dont je voudrais montrer qu'il peut aider à rendre compte des histoires de coutumes impliquant Uterpandragon²¹.

---

²⁰ Pour une définition de la typologie, voir en particulier Marc VAN UYTFANGHE, « Modèles bibliques dans l'hagiographie », *Le Moyen Âge et la Bible*, Pierre RICHÉ et Guy LOBRICHON (dir.), Paris, Beauchesne, 1984, p. 449-487 ; Christiane VEYRARD-COSME, « Typologie et hagiographie en prose carolingienne : mode de pensée et réécriture. Étude de la *Vita Willibrordi*, de la *Vita Vedasti* et de la *Vita Richarii* d'Alcuin », *Écriture et modes de pensée au Moyen Âge (VIII^e-XI^e siècles)*, Dominique BOUTET et Laurence HARF-LANCNER (éd.), Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1993, p. 157-186. Voir aussi Erich AUERBACH, *Figura*, Paris, Macula, 2003 (première éd. en langue originale : Tübingen und Basel, 1967), et la postface de Marc DE LAUNAY (p. 199-136).

²¹ Ces précautions oratoires visent à me démarquer du type de lecture que pratique Jacques RIBARD dans son article « Pour une interprétation théologique de la 'coutume' dans le roman arthurien », *Mittelalterstudien. Erich Köhler zum Gedenken*, Henning KRAUSS et Dietmar RIEGER (éd.), Heidelberg, Carl Winter, 1984, p. 241-248 (repris dans *Du Mythique au mystique. La littérature médiévale et ses symboles. Recueil d'articles offert par ses amis, collègues et disciples*, Paris, Champion, 1995, p. 113-124). L'auteur déduit des gloses de la *Queste del Saint Graal* des interprétations qu'il applique ensuite, à mon sens sans pertinence, aux romans de Chrétien de Troyes, et qui consistent à voir dans tout épisode coutumier des jeux d'oppositions entre la Vieille et la Nouvelle Loi.

a. Articuler l'ancien temps et le nouveau

En premier lieu, toutes ces histoires de coutumes articulent deux époques, l'ancienne et la nouvelle ; l'écart entre ces deux périodes est souligné, au niveau rhétorique, par l'insertion d'un récit rétrospectif, à laquelle s'ajoutent différents procédés de mise à distance. Le *Lancelot* situe l'action d'Uterpandragon avant le mystérieux « commencement des aventures », avant cet espèce de nouveau départ de l'histoire bretonne. Plus globalement, tous les récits traduisent, entre leur début et leur fin, le passage d'une génération à une autre. Le *Lancelot* mentionne la succession dynastique entre l'oncle (Urien) et le neveu (Baudemagu) ; le *Tristan* met en scène la mort d'Argan léguant à ses deux fils la garde de la coutume ; les récits du moine et du Morholt, dans le *Roman de Meliadus*, relatent la mort d'un père, tué par Uterpandragon, et la relève qu'assurent ses enfants.

Ces procédés induisent un découpage du temps en diptyque ; Uterpandragon appartient toujours au temps des pères, et il y est systématiquement laissé. Autrement dit, son action ne déborde jamais du seul cadre des commencements. Les textes établissent ainsi une opposition temporelle entre Uterpandragon, qui déclenche la coutume, et le héros qui en signe la fin²².

---

²² Dominique BOUTET note, dans le *Merlin* de Robert de Boron, un même type d'opposition entre le règne d'Uter et celui d'Arthur, qu'il analyse en terme de pensée figurative (« De Pandragon et d'Uter à Uterpandragon... », art. cit., p. 36).

b. Les transgressions du roi (*Tristan et Roman de Meliadus*)²³

Reste encore à définir la valeur axiologique du cadre temporel assigné à Uterpandragon. Les commencements sont marqués, dans les récits cosmogoniques, par une transgression : si Adam et Ève ont provoqué la Chute, c'est pour avoir voulu usurper une place qui n'était pas la leur ; on pourrait en dire autant de Prométhée dans le mythe grec. La transgression est suivie par une sanction qui rejaillit sur l'ensemble de la communauté – dans les mythes cosmogoniques, l'humanité entière.

Uterpandragon, dans les histoires de coutumes du *Tristan* et du *Roman de Meliadus*, se rend coupable de transgressions similaires, mais transposées dans le champ social. Dans les deux cas, il est sanctionné pour son acte.

Dans le *Tristan*, en tenant, avec la femme d'Argan, la place de l'amant, le roi renverse les codes de l'amour courtois, qui voudraient que la femme soit socialement supérieure à l'amant ; il prétend occuper une place qui serait légitime si elle revenait à un chevalier. Le fait qu'Hector des Marés, un simple chevalier, parvienne ensuite à vaincre Argan et à satisfaire son amour adultère, corrobore cette hypothèse. À cette sanction différentielle, le texte ajoute une sanction absolue : le château et son nom, la « Vergoigne Uter », témoins pérennes de l'indignité du roi.

En tuant le géant Brun, ou même de simples chevaliers, Uterpandragon commet dans le *Roman de Meliadus* une erreur du même ordre. Dans ce roman, les chevaliers parviennent toujours à vaincre les géants qu'ils affrontent, et s'en tirent eux-mêmes sans une égratignure. Il en va autrement pour les rois : la seule fois où Arthur se mesure à un géant, il finit si mal en point qu'« il en jut bien

---

²³ Uterpandragon se rend également coupable de plusieurs transgressions dans l'épisode du *Lancelot*. Notamment, il emprisonne Urien alors que celui-ci part en pèlerinage, ce qui constitue un acte blasphématoire souvent dénoncé par les clercs. Mais ses actes, dans le *Lancelot*, sont plutôt ceux d'un mauvais roi que d'un roi essayant de jouer au chevalier : ils ne relèvent pas des analyses développées dans ce dernier point.

deus mois entiers au lit, et cuidierent li chevaliers de son hostel qu'il fust mehaingnié »²⁴. Quant à Uterpandragon, il reste après son combat contre le géant Brun « aussi come tous mehaingnés de menbres », « si navrés et si malmenés de son cors qu'il n'ot puis pooir de porter armes, ains vesqui toute sa vie ausint come languissant »²⁵.

Ces descriptions évoquent l'image du « Roi Méhaigné » des romans du Graal : un roi frappé d'impotence, mais cette fois par Dieu. L'analogie paraît d'autant plus pertinente que l'on retrouve, dans les trois récits du *Roman de Meliadus*, un héros dont le nom est tout à fait troublant : le Bon Chevalier sans Peur. Tour à tour, ce personnage raconte l'histoire d'une coutume, affronte avec succès la Douloureuse Garde et, dans l'épisode même où Uterpandragon fait figure de roi « méhaigné », abolit la coutume des fils du géant Brun. Désigné généralement par l'expression elliptique « le Bon Chevalier », il rappelle irrésistiblement l'autre Bon Chevalier qui guérira le « vrai » Roi Méhaigné, c'est-à-dire Galaad. En même temps, l'analogie met en évidence la profonde laïcisation du *Roman de Meliadus* : pas de Dieu, pas de héros mettant en œuvre l'*imitatio christi* ; seulement un roi blessé par des armes très humaines et un Bon Chevalier qualifié essentiellement par sa force physique – incapable d'offrir au roi la guérison.

En filigrane, la figure du roi « méhaigné », ainsi laïcisée et transposée dans le registre chevaleresque, révèle l'incompatibilité du statut royal avec le plein accomplissement de la fonction guerrière. Que ce soit dans le *Tristan* ou dans le *Roman de Meliadus*, Uterpandragon, en tenant le rôle d'un chevalier, se rend coupable d'une transgression souvent dénoncée par les clercs : il sort de son « status », par le bas en quelque sorte ; il déchoit. Aussi est-il frappé d'impuissance et humilié, dans sa chair ou dans son honneur. Si l'on admet cette hypothèse, on comprend que le roi puisse être présenté sous un jour positif dans

---

²⁴ *Analyse*, § 21 ; ms. BnF, fr. 350, f° 36d.

²⁵ *Analyse*, § 18 ; *Anthologie*, p. 58 et 60.

les récits où il occupe une fonction royale (tenir sa cour, présider un tournoi), et sous un jour négatif dans les récits étiologiques de coutumes, où il essaie vainement de jouer le rôle d'un chevalier.

Le paradigme mythique du *primus peccator*, sans doute appelé par l'adultère originel d'Uterpandragon, offre une clé de lecture efficace pour comprendre les histoires de coutumes impliquant ce personnage. Sur le plan temporel, ces récits s'organisent selon un diptyque distinguant l'ancien temps du nouveau ; sur le plan axiologique, le roi se rend coupable d'une transgression en tentant de se comporter en chevalier errant, c'est-à-dire en usurpant un statut qui n'est pas le sien. La sanction de la transgression est double : elle touche d'abord, au niveau individuel, la personne du roi ; selon un lien métonymique fréquent au Moyen Âge, qui associe le souverain et sa terre, elle touche ensuite l'espace social du royaume, dont l'intégrité ou le bon fonctionnement se trouvent mis à mal. L'ensemble du schéma permet d'articuler l'opposition entre un « premier pécheur » et un héros salvateur réparant les erreurs du premier.

En même temps, dans le *Tristan* en prose et le *Roman de Meliadus*, les actualisations de ce schéma mettent en évidence une profonde laïcisation : la transgression du roi est avant tout sociale, et elle est sanctionnée par des moyens humains ; le Bon Chevalier du *Roman de Meliadus* ne fait pas de miracle, c'est simplement un guerrier valeureux. Si les histoires de coutumes engageant Uterpandragon revêtent une portée exemplaire, celle-ci réside dans un appel au maintien de l'ordre social, dans un univers romanesque résolument « mondain ».